

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maurice MANQUAT

Mémoires d'un chien : recueillis par M. Manquat,  
partie XI-XIV

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1950, tome 48, p. 82-89

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

# Mémoires d'un chien

(Recueillis par M. Manquat)

*Nous prions nos lecteurs et surtout notre très aimable collaborateur de vouloir bien excuser cette longue « absence de Mémoires » dont on ne peut accuser que les ingrates nécessités rédactionnelles. Mais à quelque chose malheur est bon, puisque cela nous permet de féliciter M. Manquat pour ces pages d'un humour délicieux qui vont de nouveau faire la joie de nos abonnés.*

N. D. L. R.

## XI

### Léontine et Pouf

Ce samedi, Mlle Léontine Pépin-Mépié, étudiante en Droit, est, selon son habitude, arrivée à la maison. Pouf a manifesté sa joie en se précipitant vers elle dès son entrée dans le vestibule pour lui faire toutes sortes d'amitiés. Il ne l'a plus quittée. Il s'attache littéralement à ses pas, saute sur ses genoux dès qu'elle s'assied, lui prodigue des caresses, et surtout en sollicite d'elle. C'est touchant. On ne croirait jamais que c'est le même Pouf qui, la veille, se tenait dédaigneusement accroupi dans la cuisine, ne paraissant donner attention à rien ni à personne. Voyez comme les Deux-Pattes nous jugent mal, nous animaux ! Ils vont répétant que les chats sont des bêtes égoïstes, hypocrites et méchantes. S'ils avaient observé un chat comme j'observe Pouf, ils constateraient qu'il n'est pas plus égoïste que tout autre animal, l'homme compris. Il est évident qu'il recherche ce qui lui plaît et fuit ce qui lui déplaît. Et vous, Messieurs ?... Quant à l'hypocrisie, c'est un vice qu'on lui prête gratuitement, uniquement parce qu'il lui est réservé. Les Deux-Pattes oublient que le chat est un animal faible, malgré les apparences. Que possède-t-il comme armes défensives ? Ses griffes, et ses dents à la rigueur : ce n'est pas, somme toute, grand' chose. Remarquez d'ailleurs que jamais il ne s'en sert pour attaquer, si ce n'est les petites proies qui lui sont nécessaires pour vivre à l'état sauvage. Des gens se font

la plupart du temps griffer en manipulant sans précautions un chat inconnu, ou par un chat familier, avec lequel, par exemple, ils jouent à lui tendre la main qu'ils retirent brusquement. Le chat, dans le premier cas, cherche à se dégager ; dans le second, il n'est pas plus responsable de la blessure produite par ses griffes que ne le serait un clou sur lequel un homme passerait vivement la main. Observez que lorsqu'un chat a conscience que vous voulez, non lui faire du mal, mais jouer avec lui, jamais il ne sort ses griffes, et si alors, il vous mordille, jamais il n'enfonce ses crocs dans votre chair. En ce qui concerne sa méchanceté, c'est une indigne calomnie ; le chat est au contraire très affectueux. Il est vrai qu'il est assez long à donner son amitié : il ne l'accorde qu'à bon escient ; mais alors il se livre tout entier. Nous autres chiens, animaux pourtant remarquables, et vous, hommes qui vous dites intelligents (sans blague ?...), nous gagnerions à l'imiter en manière d'affectivité, à ne pas nous jeter au cou du premier venu, quitte à le laisser tomber après quelques semaines ou après quelques jours. Lui, le chat, sans cœur ?... Allons donc !... Regardez Pouf sur les genoux de Mademoiselle Léontine, et vous m'en direz des nouvelles. Voyez les yeux qu'il lui fait, les gestes de tendresses dont il la comble. Et ce n'est pas par intérêt qu'il agit ainsi. Mlle Léontine ne lui donne jamais rien à manger, car Mme Pépin née Mépié qui sait vivre ne tolérerait que l'on jetât quoi que ce soit aux animaux pendant les repas (à cause des tapis), et c'est Ernestine qui est notre maîtresse d'hôtel.

Je n'insiste pas, mais je veux vous raconter ici l'histoire que j'ai entendu mon bon maître raconter.

Un de ses amis, artiste-peintre, avait un bel angora qui constamment se tenait dans son atelier. L'homme aimait le chat ; le chat adorait son maître. Un jour le peintre mourut. La femme chercha le chat et le trouva assis, visiblement très très triste, à sa place ordinaire dans l'atelier de son mari. Elle l'entoura d'attentions et essaya de l'entraîner dehors pour lui donner à manger. Le chat ne bougea pas. Elle lui apporta du lait et de la viande. Le chat ne but ni ne mangea. *Il se laissa mourir* de désespoir d'avoir perdu son maître. Deux-Pattes, y en a-t-il beaucoup parmi vous qui se conduiraient de cette façon s'ils perdaient un ami ?...

## XII

### Un nouveau personnage

Dimanche arriva M. Jules Pépin-Mépié accompagné de sa tribu, je veux dire de sa famille. Celle-ci se compose de sa femme Fifine, de leur fils Toto (5 ans) et de leur fille Dédette (3 ans). Je devine que Fifine veut dire Joséphine ; Dédette, Odette ; quant à Toto, c'est peut-être bien Edouard, ou Maxime, ou Anaxagore. J'allais oublier de signaler que Jules c'est, selon les circonstances, Julot ou Jujule qu'on le nomme dans l'intimité ; et que volontiers Fifine, qui a dans les 1 mètre 50 de haut, l'appelle « mon petit Jujule » alors qu'il mesure, lui, un peu plus de 1 mètre 80. Il est vrai qu'alors, il lui répond : « Ma grande ». O bizarrerie du langage des Deux-Pattes ! Le petit Jujule ne m'intéresse que peu parce que je sens que je ne l'intéresse pas. Fifine est suffisamment gentille mais sans trop. Quant à Toto et Dédette, je les trouve agaçants : ils ont la manie de me tirer la queue et les oreilles en me traitant de toutou. Bien entendu, je ne les mords pas (ce sont des enfants), mais quand ils sont à la maison, je passe mon temps à me dégager de leurs pattes. Par exemple, ce qui me déplaît considérablement, c'est leur besoin de m'habiller « comme un homme » en me fourrant des oripeaux sur le corps et la tête. Cette stupidité fait rire aux larmes leurs parents : il y a de quoi vraiment !... Ils prétendaient même (je parle des mioches) m'attacher une casserole à la queue « pour voir comment que ça ferait ». Heureusement, Ernestine est intervenue avec autorité pour leur interdire de toucher à son matériel professionnel. L'arrivée de Jujule fut aujourd'hui sensationnelle. Il portait à la main quelque chose enveloppé dans un grand papier gris. Ce me paraissait être, vu la forme, une longue caisse. Avec un coup d'œil complice à Fifine, il a offert cet objet à mon maître en disant : « Papa, je pense que ceci te fera plaisir : c'est du matériel pour tes recherches de psychologie animale. » Monsieur Pépin parut très étonné. Il enleva le papier, et nous vîmes que le contenu était une longue cage dans laquelle se trouvait un perroquet vivant, un magnifique perroquet très gros avec un plumage bleu sur le dos, le ventre et

la queue rouges, des bajoues sans plumes et de gros yeux ronds qu'il roule. On décida aussitôt que sa cage serait placée dans le vestibule.

— Et tu sais, Papa, déclarait Jujule, il parle comme un homme.

Et toute la famille d'entourer Coco (car ce perroquet se nomme Coco, ce qui, je le crains, créera des confusions avec Toto, le fils à Jujule), et de l'inviter « à parler comme un homme ».

Quelque peu abruti sans doute par son voyage, Coco se contenta de faire entendre quelques Rrrro... Rrrro... qui me parurent sans signification. En somme Coco, dans sa cage accrochée au mur non loin du téléphone, sera désormais mon compagnon d'existence. Je l'ai regardé avec insistance. Il m'a regardé avec une insistance égale en roulant ses yeux. Nos rapports s'en sont tenus là. Bah ! on a le temps de faire plus ample connaissance ! Pendant le déjeuner qui suivit l'arrivée de Jules et de sa famille, alors que le vestibule était désert, Pouf est venu y faire un petit tour.

— Tu as vu Coco ? lui ai-je demandé.

— Je le vois, m'a-t-il répondu.

— Il est beau, hein ?

— Peuh !... un oiseau ! Est-ce qu'il est rigolo au moins ?

— Jusqu'ici on ne sait pas.

Je ne sais pas en effet si ce Coco est amusant ou non ; pour l'instant, il n'a l'air qu'ému. La présence de Pouf ne semble pas le rassurer. Il ne le quitte pas des yeux, cependant qu'il ouvre alternativement les griffes de chacune de ses pattes qu'il soulève et rabat ensuite sur le bois qui lui sert de perchoir en le serrant fortement. Au fait il n'a pas tort d'être inquiet, car Pouf m'a demandé :

— Crois-tu que c'est bon à manger, un perroquet ?

Comme ça m'ennuierait que Pouf mange Coco, du moins avant qu'on ait pu l'examiner un peu, j'ai répondu :

— Tu sais Pouf, j'ai entendu M. Pépin-Mépié dire un jour que ces oiseaux-là vivent très vieux. Celui-ci a peut-être bien cent ans. Alors il doit être coriace.

Je crois que cette observation sauvera Coco, car Pouf n'aime pas la viande quand elle est coriace. Ni d'ailleurs

quand elle est trop tendre parce qu'il ne peut alors la déchirer avec ses dents. Pouf est un personnage difficile à satisfaire.

### XIII

#### Le silence de Coco

— Ah ! je suis vraiment une femme qui n'a pas de chance !... répète depuis plusieurs jours Madame Pépin-Mépié sur un ton tragique.

Vous ne devineriez pas pourquoi Madame Pépin-Mépié se juge une créature aussi éprouvée. C'est parce que mercredi prochain est le premier du mois, et que donc elle n'aura pas l'occasion de présenter mercredi prochain le nommé Coco à ses amies.

Car elle est extrêmement fière de posséder un perroquet. Songez, elle est certaine qu'aucune de ses connaissances ni probablement aucune personne de la ville n'en possède un. Coco lui crée une supériorité que même moi, en ma qualité de Samoyède un peu douteux, je ne pouvais lui assurer. Aussi ma patronne entoure-t-elle SON perroquet de mille soins. Elle le bourre de toutes sortes de mangeailles, grains de maïs, morceaux de pain et de gâteaux, renouvelle dix fois par jour son eau de boisson, fait nettoyer tous les matins sa cage à fond par Ernestine (qui grogne d'être obligée à cette nouvelle servitude), et passe un temps notable à demander à ce volatile : « As-tu bien déjeuné, Coco ?... » Il est regrettable que Coco se montre peu sensible à ces attentions. Il s'obstine à ne pas parler ; et je commence à me demander si ce n'est pas une légende que les perroquets parlent comme les hommes. Ce qui me rend toutefois hésitant, c'est que mon maître, qui est un naturaliste si savant, n'a pas paru étonné quand son fils lui a dit que Coco parlait.

Si Coco ne parle pas à Madame Pépin-Mépié, Madame Pépin-Mépié, elle, parle beaucoup de Coco. Elle a fait venir sous un vague prétexte Mlle Retourte pour le lui présenter. Tous les fournisseurs ont été appréhendés par elle dans le même but.

La laitière a dit : « J'avais jamais vu de corbeau comme ça. »

Le garçon-boucher a dit : « Il en a une gueule, ce mec-là ! »

Mademoiselle Retourte avait dit : « Ça c'est un oiseau. »

Bref, tout un chacun a exprimé son admiration.

Et Madame Pépin-Mépié n'a pour ainsi dire plus lâché le téléphone pour entretenir ses amies de Coco. A chacune de celles-ci, elle répète ;

— Surtout, ma chère amie, ne nous manquez pas l'autre mercredi. Je veux vous faire une surprise... Oh, j'aime autant ne pas vous la faire attendre : j'ai un ara... oui, un ara... Vous ne savez pas ce que c'est?... Vraiment?... C'est un perroquet de grand luxe qui arrive du Brésil. Je veux que vous en ayez la primeur. C'est un oiseau très rare, exotique, tout à fait remarquable, et qui parle comme un homme... Si ! Si ! Je vous assure. Vous verrez. Surtout, ne manquez pas de venir l'autre mercredi, n'est-ce pas ?

A Ernestine, la patronne a confié :

— Je peux dire à mes amies qu'il parle : car d'ici dix jours il aura sûrement retrouvé l'usage de la parole, il n'y a pas de doute.

#### XIV

### Coco parle !

Eh bien c'est vrai, il parle ! Coco parle.

L'autre après-midi, il n'y avait personne à la maison sauf Ernestine, Pouf et moi. Nous étions tous trois à la cuisine. M. Pépin-Mépié donnait une conférence publique et sa femme y assistait. Elle assiste toujours aux conférences de son mari, au premier rang des chaises.

Selon l'usage, Ernestine avait invité ce jour et à cette heure Mlle Léocadie, une amie à elle qui est bonne dans une famille de la ville, pour lui offrir un petit goûter. Sur la table, il y avait du beurre frais, des confitures, des gâteaux, du sucre et un litre du meilleur rhum de la maison. Quand à quatre heures Mlle Léocadie fut arrivée, Ernestine servit le thé, du meilleur aussi, car Ernestine n'apprécie que le thé de Ceylan. Ces demoiselles se gobergèrent en se racontant des histoires dont bien entendu, leurs patrons respectifs faisaient les frais. J'aime beaucoup Mlle Léocadie, parce qu'elle est avec moi très généreuse

en sucre et en gâteaux. Et chaque fois qu'elle m'offre une douceur, elle ne manque pas de m'encourager à la prendre (geste d'ailleurs inutile), en disant gaîment :

— N'te gêne pas, vieux Black, c'est la Mépié qui paye.

Pouf lui-même qui partage avec moi ses générosités m'a dit :

— Mlle Léocadie, c'est une personne exquise.

Donc ce jour-là notre charmante soirée se déroulait normalement quand tout à coup, dans le vestibule tout proche, une voix se fait entendre : la propre voix de Madame Pépin-Mépié en train de téléphoner :

— Allô ! Allô... Un arrra, un arrra, vous dis-je. Allô ! Ne coupez pas, Mademoiselle... Ne cou-pez-pas... Un arrra, oui, un arrra.

— Nous sommes faits ! murmura Ernestine en blémisant. V'là la vieille !...

Mlle Léocadie pâlit, puis devient rouge comme une tomate, puis semble avoir la respiration coupée. Avant qu'elle ne soit revenue à elle-même, Ernestine se lève, déménage en vitesse tout ce qui se trouve sur la table, casse une tasse à thé, fourre le beurre dans la caisse à charbon, le litre de rhum dans le coffre du fourneau. Mlle Léocadie attrape le sucre et les gâteaux à pleines mains et les enfouit dans son sac. En un instant, la nappe est arrachée, roulée en boule et jetée dans le garde-manger. Cependant que Pouf, affolé, saute en haut de l'armoire, et que moi je me mets à aboyer à tue-tête, malgré les objurgations d'Ernestine qui me répète :

— Mais, tais-toi donc, animal ! Tais-toi donc, cochon !...

Elle a réellement dit cochon ; cela prouve qu'elle avait perdu la tête. Heureusement, Madame Pépin-Mépié n'avait rien entendu, ce qui d'ailleurs m'étonnait, car ces demoiselles faisaient assez de vacarme.

Lorsque, dans la cuisine, tout fut à peu près en ordre, Ernestine s'essuya le visage, puis dit à Mlle Léocadie :

— Ne t'en fais pas. Prends l'air tranquille. Je vais arranger ça. Je dirai à la vieille que tu passais par hasard dans notre rue et que tu es venue me dire un petit bonjour.

Sur ce, elle pénètre dans le vestibule.

Elle n'y demeura qu'un court moment.

Elle rentra dans la cuisine, prise d'un tel accès de fou rire qu'elle ne pouvait presque plus en expliquer la cause :



— Ah !... Ah !... Ah !... C'est pas la vieille... c'est le... C'est le perroquet...

— Hein ?... Le perroquet !... fit Mlle Léocadie.

— Le perroquet soi-même, oui. Ce qu'il imite bien la patronne !... C'est trop rigolo ! Je m'y aurais trompé. Ah !... Ah !...

La partie fine fut tout de même compromise. Mlle Léocadie avait eu trop peur pour s'attarder beaucoup : elle fila rapidement en emportant par mégarde notre sucre et nos gâteaux dans son sac. Et Ernestine remit tout en ordre.

Le soir, quand les Pépin-Mépié rentrèrent, Ernestine courut vers la patronne :

— Madame !... Madame ! Coco, il parle !

— Quand je vous le disais, s'exclama la patronne rayonnante. Et qu'est-ce qu'il a dit ?

— Des choses. Il appelait censément comme au téléphone.

— Pas possible !...

— Comme je vous le dis, Madame ! Même que Léocadie en était comme deux ronds de flan.

— Léocadie ?... Qui ça, Léocadie ? demanda Madame Pépin-Mépié soupçonneuse.

— Une amie à moi, Madame, qui est bonne à tout faire chez les Dupont-Durand, qui était passée pour me dire un petit bonjour.

— Et alors il a vraiment parlé ?

— Comme vous me parlez, Madame.

— Ainsi tu as parlé, mon petit Coco en sucre ? dit doucement Madame Pépin-Mépié en s'adressant au perroquet.

Mais celui-ci ne daigna pas confirmer le fait, malgré les insistances de sa maîtresse.

Les jours suivants, Coco persista dans son mutisme. Si je ne l'avais pas entendu moi-même, j'aurais juré qu'il était muet. La patronne se désespérait. Qui pourrait lui garantir que Coco aurait retrouvé la parole avant mercredi prochain ? Et s'il ne la retrouvait pas ce jour-là, comment pourrait-elle garantir, elle, qu'il l'avait ?... Cruelle énigme.

Le mardi, silence, toujours silence.

(A suivre)

BLACK